

La règle banale

René Lapierre

Volume 29, Number 5 (173), October 1987

Ces lieux qui nous habitent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31190ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (1987). La règle banale. *Liberté*, 29(5), 96–99.

RENÉ LAPIERRE

La règle banale

La banlieue est une créature étrange. On l'imagine tantôt sereine et verdoyante (banlieue de Richmond, Virginie; banlieue de Toronto), tantôt plongée dans la démente des heures de pointe (klaxons lointains, capots brûlants et rampes de béton): banlieue de Chicago, banlieue de Pittsburgh. On songe encore aux nuits torrides de juillet, comme à un morne marais de toits goudronnés et d'antennes de télévision; dans la banlieue de New York, en effet, le monstrueux dortoir doit ressembler à un poumon d'acier.

(Hergé,
Tintin en Amérique,
Éditions Casterman)



La banlieue, dit-on, tire son identité, son image, du rapport à la ville. Elle n'est pas un lieu de travail mais de repos; par elle-même elle n'est donc rien, à moins de recevoir (comme Atlantic City ou West Palm Beach) sa raison d'être du loisir lui-même. Anonyme et passive, on l'appelle donc à figurer dans la *conurbation*, sans doute pour la punir. Du coup, ses habitants, qui ne s'en remettent pas, deviennent des cadres et des professionnels, des ménagères alcooliques et des enfants en bermudas. Pas de chiens (les chiens, c'est pour la ville): plutôt un chat, un poisson rouge, une perruche. *Transiter* devient, dans cette perspective, un terme-clé. La chose bientôt s'efface, ne subsiste plus que le mouvement; la banlieue, au fond, n'existe pas. Ce qui la définit, c'est le trajet, l'aller-retour. Les banlieusards (terme horrible qu'on a pris soin de réserver, précise le *Petit Robert*, aux habitants de la banlieue de Paris) sont des *passagers*. Les Anglais, capables comme personne d'appeler un chat un chat, les traitent même de *commuters*: rue Crescent, les habitués du Rally Club approuvent. C'est l'heure joyeuse: «*Well*, ils l'auront bien cherché!»

Banlieue, donc. Rejeton un peu simplet de *ban* (circonscription du suzerain) et de *lieue* (mesure de son étendue): littéralement, au XIII^e siècle, *ban d'une lieue* à l'intérieur duquel les vassaux doivent redevance au seigneur dont ils utilisent les fours et les moulins banaux. (Banal et Vulgaire ont dû ainsi nouer connaissance, dans la poussière collante des meules et des blutoirs. Se faire rouler dans la farine ne signifie-t-il pas du reste être trompé? La banlieue tiendrait de là certaines mœurs, réputées légères: femmes en or, copines de piscines, et le reste. *Ejusdem farinae*, comme on dit. Autre chose? Certes: Bandit et forban viendraient encore de ce lit-là. Quelle époque.)

La banlieue se serait donc conformée, depuis le temps, à cette prescription tout étymologique, et serait devenue, par rapport à la ville, le lieu même de la banalité. Maisons basses, cottages et bungalows minuscules de l'après-guerre, en attendant les centres d'achats répandus, comme une flaque informe, sur des kilomètres carrés de terrain vague. C'est du moins ce que pense d'ordinaire le rat des villes, en appréciant l'épaisseur de nouvel annuaire ou la hauteur du tas d'ordures que dans deux jours la municipalité

oubliera de ramasser. Exquise urbanité qui marque bien la supériorité du fief sur le ban, celle de la *city* (crissements de cuir de votre attaché-case) sur la *suburb* (bruit de balounes des enfants, dans les piscines privées).

(Dan de Carlo, *Archie*,
Éditions Héritage)



Sauf que le temps passe, n'est-ce pas? Et qu'avec les années la ville n'arrête pas de s'étendre, d'incorporer cela même qu'elle bannisait auparavant. Si bien que le four et le moulin finissent par se retrouver en ville: au centre du fief, et non plus sur ses bords. De banals qu'ils étaient les voici donc fieffés, comme dans coquins: le mouvement s'est inversé. De sorte que la ville ne peut plus échapper désormais à la banalité qu'en se banlieusant — c'est tout un paradoxe — par petits morceaux: Outremont, Westmount, N.D.G. On érige des condominiums, ou pis encore, des «villages coopératifs»: ils s'appellent *La Promenade de la Montagne*, *Les Berges de l'Anse*, *Tropiques Nord* (hall d'entrée en marbre, ruisseaux, cascades et baignades extérieures à l'année). La chose y a certes perdu de sa noblesse, il y a de plus en plus de chiens partout. On voit même des nostalgiques promener dans les avenues de véritables meutes, qu'ils suivent armés d'une petite pelle et d'un balai. N'importe; faute de noblesse, on force sur le prestige (on appelle ça la *gentrification*), et

l'on célèbre à chaque année la messe de saint Hubert. C'est maintenant, paraît-il, fort couru.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Certaines grandes villes américaines auraient compris à temps ce qui les menaçait. En conséquence, pour échapper à la règle banale, elles ont entrepris de riposter par l'urbanisation de *la banlieue elle-même*. La ville à la campagne: c'était fort simple, Yvon Deschamps, du reste, y avait déjà songé. On appelle ça des *megacounties*. Washington (D.C.) a le sien, le long de la route 66: Fairfax County vient en effet d'ouvrir un mail commercial d'un million quatre cent mille pieds carrés (un «gratte-ciel couché», disent les promoteurs) autour duquel se sont greffés Boeing, TRW et General Electric. Mobil Oil annonçait même en avril dernier qu'elle quitterait sous peu Manhattan pour Fairfax. Dans le même temps, à Washington, le taux d'occupation des espaces à bureaux chutait de plus de 15 pour cent en six ans. Même phénomène, rapporte le *Time*, à Los Angeles (qui envahit Orange County), à Chicago (Du Page County) et Atlanta (Gwinnett County). C'est vraiment le monde à l'envers: un gratte-ciel tout neuf planté derrière un bungalow de briques rouges, l'odeur des barbecues s'élevant paisiblement au milieu des poutrelles d'acier et des coffrages à béton.

On n'imagine certes pas de plus curieux mélange. La banlieue non plus ne s'y attendait guère, elle n'a donc rien prévu. Ni règlements de zonage, ni structures administratives, ni plans d'urbanisme appropriés. On la dévore goulûment parce que les taux de taxation y sont encore dérisoires, et l'espace facile à obtenir. La boucle est donc bouclée: la ban ne suffit plus, il faut maintenant songer à l'arrière-ban.

C'est malheureux, je m'y plaisais. Au début, comme tout le monde, j'ai craint que le bruit ambiant, l'anhydride sulfureux et les contraventions ne me manquent cruellement. (Non, pas les chiens; je hais les chiens.)

Mais j'ai fini par m'y faire. Je vais encore de temps en temps en ville: ça va très mal, je pense. On y plante déjà des arbres, des bordures de géraniums le long des rues, dans des espèces de bassines en pavé-uni. J'ai même vu il y a quelques semaines un homme arroser ses plants de tomates, sur une terrasse en bois traité de la rue Peel.

J'ai bien peur de ne pas être encore assez loin.